qui font galerie autour de la cour. Je n'insiste pas sur la richesse entomologique de ces chambrées. Les saraïs ressemblent quelque peu à des mosquées, de loin et à première vue: une façade en ogive, des coupoles; à l'intérieur une cour avec terrasse; tout autour de cette cour des nichées en ogive avec un foyer ou des chambres coupolées, trouées pour laisser passer la fumée; pas de fenêtres. Dans la cour, attachés à des cordes, des rangées de chevaux, de mules, d'ânes, tous munis de cloches et de clochettes de volume variable. Toute la journée et toute la nuit un concert assourdissaut de »bimbrelims« à tous les étages de la gamme. Des tchalvadars couchés sur le dos, au soleil, attendent la fraîcheur du soir pour partir. Des caravanes arrivent et partent en mettant le désordre dans la cour au milieu des cris des intéressés. Des femmes persanes, hermétiquement voilées, se font transporter 2 à 2, en palan, sur des mules dans des paniers en bois (Kedjevay) grands comme une niche de chien. A peines arrivées, elle s'installent dans les niches du saraï, tendent une toile en travers de la porte et s'occupent surtout à ne pas laisser voir leur figure. Elles sont menées comme des troupeaux par de petits hommes sans barbe qui auraient quelques reproches à faire à la civilisation du XIX^{me} siècle. Nous pourrions cependant voyager en seigneur, c'est-à-dire voyager pour ne rien voir de la vie du peuple, car le Mouchir-ed-daoulet de Téhéran nous a fourni des lettres pour le gouverneur de Mesched et pour ceux de la route. Cette dernière lettre est conçue dans des termes tels, que, si la fantaisie me prenait d'exiger d'un maire de village, pour le punir de sa platitude, de se mettre à plat ventre, il le ferait.

Une petite scène. Je suppose que la racaille de valets qui nous entourent bouche béante, mettons à Eïran-i-Keïf, devienne trop effrontée ou refuse de nous vendre du riz et du mouton. Je choisis le premier venu des badauds et je lui intime l'ordre d'aller quérir le Ketkoda ou maire. J'accélère ses pas paresseux et dissipe son air narquois par un choc au bas des reins. Il revient au bout d'un quart d'heure pour me dire que le maire est allé à la campagne, ce qui est un mensonge, car le menteur est allé fumer entretemps un tchoubouk derrière un mur. Ammân, vas-y-toi même! Ammân revient avec le Ketkoda à qui on présente la lettre du mouchir. Le Ketkoda change de mine qui devient sérieuse, prend la lettre et la porte de suite au cœur et au front. Il l'ouvre, lit et devient de plus en plus sérieux. »Je suis votre humble serviteur, voulez-vous un jardin, une maison, ici tout près? Je m'en vais couper la gorge à un mouton, commandez, je vous obéis!« etc. etc. Alors les badauds ne rient plus, leurs figures s'allongent et un à un ils s'esquivent. C'est que dans cette lettre terrible il est dit que si les »frenguis sahabs« avisent le